Léon LEJEAL

L'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE
ET LES
ÉTUDES AMÉRICANISTES EN FRANCE

LEÇON D'OUVERTURE DU COURS D'ANTIQUITÉS AMÉRICAINES
AU COLLÈGE DE FRANCE

(*Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement*)

Cette brochure ne peut être mise dans le commerce

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ
A. CHEVALIER-MARESCQ & Cie ÉDITEURS
20, RUE SOUFFLOT, 20

1903

Léon LEJEAL

L'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

ET LES

ÉTUDES AMÉRICANISTES EN FRANCE

LEÇON D'OUVERTURE DU COURS D'ANTIQUITÉS AMÉRICAINES AU COLLÈGE DE FRANCE

(*Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement*)

Cette brochure ne peut être mise dans le commerce

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ
A. CHEVALIER-MARESCQ & Cie ÉDITEURS
20, RUE SOUFFLOT, 20

1903

L'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

ET LES

ÉTUDES AMÉRICANISTES EN FRANCE

Leçon d'ouverture du Cours d'Antiquités Américaines au Collège de France

Messieurs,

L'ouverture du Cours d'Antiquités américaines n'est que le plus récent épisode d'une suite de faits qu'il importe de résumer ici. La noble libéralité à laquelle est due cette création, avait antérieurement pourvu l'Allemagne d'une chaire analogue que son titulaire a déjà rendue célèbre par d'ingénieux travaux, et permis à l'Institut de France, aux Académies royales de Berlin, de Stockholm et d'Espagne, à la Columbia-University de New-York, de couronner les études américanistes, autrement qu'à titre accidentel et presque surérogatoire. Depuis lors, des traits de la même munificence ont enrichi les grands Musées ethnographiques des deux mondes — et celui du Trocadéro en particulier, — de pièces originales précieuses ou d'instructives séries d'excellents moulages. Par la même initiative, la vieille terre mexicaine a livré de véritables trésors à l'archéologie, en des sites dont l'exploration semblait complète. Par elle encore, les principaux manuscrits nahuas, exactement reproduits, sont devenus accessibles aux tentatives d'interprétation que décourageait l'arbitraire fantaisie des éditions de Kingsborough, — ces belles infidèles. De tels services, — on pourrait même dire de tels bienfaits, sans diminuer la dignité de la science, — de tels services, reconnus, d'ailleurs, par notre Académie des Inscriptions qui s'est associé leur auteur comme Correspondant étranger, méritaient de provoquer l'hommage cordialement ému que vous voudrez, mes-

sieurs, dès le début de nos entretiens, rendre avec moi à M. le duc de Loubat.

Mais l'expression de notre gratitude ne doit pas oublier le Collège de France et ses maîtres. Personnellement, je me sens tenu de proclamer bien haut, aujourd'hui, ma dette de reconnaissance envers les hommes éminents qui m'ont fait un si beau crédit d'honneur et de bienveillance, lorsqu'ils m'ont associé à leur œuvre de libre recherche et de haute vulgarisation. Ils peuvent compter sur ma respectueuse déférence et sur mon dévouement à la glorieuse maison où ce sera la fierté de ma vie universitaire d'avoir été appelé. Et je crois traduire votre propre pensée, en les remerciant pour vous d'avoir accueilli et secondé le dessein du généreux donateur.

De leur hospitalité, de la consécration qu'elle comporte, l'archéologie américaine était-elle digne ? Y-a-t-il même une archéologie de l'Amérique, comme il est une archéologie spéciale de l'Egypte et de la Chaldée ? Peut on concevoir la recherche archéologique en un monde nouveau par définition ? Ces questions paraîtront, sans doute. étranges ou enfantines aux spécialistes Mais le public, — j'entends celui qui s'intéresse, en ce pays, aux choses de la science et de l'instruction. — a dû se les poser avec curiosité. Car, — ne nous le dissimulons pas. — si l'Amérique actuelle et ses habitants commencent à être, heureusement, connus et bien jugés en France, l'Amérique ancienne est d'ordinaire ignorée. D'une manière vague, on sait que la conquête espagnole du XVIe siècle, pour s'implanter sur le sol américain, eut à vaincre deux grands empires organisés, l'un situé dans l'Isthme central, entre les deux mers ; l'autre, baigné par le Pacifique austral. Mais c'est à peu près tout. Le nom des Incas n'évoque, en général, que le souvenir d'un roman sentimental et ridicule ; celui des Aztèques n'excite guère que le sourire, en rappelant la pitoyable exhibition des deux microcéphales, promenés, voici près d'un demi-siècle, d'une ville à l'autre, dans toute l'Europe, par un Barnum peu scrupuleux, comme deux descendants de Montezuma. Malgré les études sérieuses qu'elle a suscitées et suscite chaque jour, la paléographie américaine subit encore le discrédit que lui valut, il y a plus de trente-cinq ans, à la grande joie de l'Allemagne savante, la publication d'un prétendu « Livre des Peaux Rouges », entreprise par un missionnaire imprudent, — prêtre zélé, aimable écrivain, mais érudit médiocre. — sous les auspices d'un ministre mal informé. Et comme le préjugé classique subsiste, qui place dans notre continent la patrie nécessaire de toute civilisation, des esprits relativement cultivés se rencontrent, pour nier ou, tout au moins, pour méconnaître de confiance le

nombre, la valeur et l'originalité des monuments que nous ont légués certaines races américaines, pour contester l'intérêt des problèmes qui s'y rattachent. Par une conséquence logique de cette erreur, ceux qui la professent sont conduits à ne voir qu'une simple province de l'anthropologie et de l'ethnographie générales dans la science qui étudie les peuples si légèrement qualifiés de *sauvages*, et à lui refuser, en fin de compte, le droit, c'est-à-dire la capacité d'inspirer un enseignement spécial et régulier.

* * *

Il leur serait, cependant, facile de s'initier à l'importance des recherches américanistes et d'apprendre à connaître quelques-unes de ces sociétés si curieuses de la vieille Amérique. Sur de pareils sujets, les lectures accessibles à ceux que le XVIIe siècle appelait les « honnêtes gens », et que nous appelons plus justement les lettrés, les lectures d'une belle tenue littéraire, d'un commerce aisé et agréable, sont loin de manquer.

Pour le seul Mexique, je citerai le livre de Bernal Diaz Del Castillo, compagnon de Cortés, cette *Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, sur laquelle nous aurons à revenir. C'est un document historique de premier ordre ; mais c'est, de plus, un admirable récit, digne de Froissart et de Montluc, dont tous peuvent goûter le charme et la beauté, puisque ce chef d'œuvre a été traduit avec fidélité du vieux castillan, en un français coloré et volontairement archaïque, presque contemporain de l'auteur. Bernal, homme de guerre aventureux et naïf, comme l'époque en vit tant, est surtout séduit par le côté extérieur et matériel des choses. Il y insiste avec la complaisance que son contemporain, André de La Vigne, avait mise à décrire les étonnements des soldats de Charles VIII en Italie. Qu'on ouvre donc la *Véridique Histoire*, dans la traduction du poète José-Maria de Heredia, on y trouvera un tableau minutieux et sincère, mais, en même temps, grâce à l'art instinctif du chroniqueur, tout à fait saisissant, du luxe raffiné auquel la civilisation américaine était parvenue.

Voici d'abord, près de Cempoallan, la grande cité totonaque, la rencontre des Espagnols avec les collecteurs impériaux, personnages imposants et magnifiques, qui marchent en respirant des roses, que leurs esclaves accompagnent en agitant de grands chasse-mouches, et que les caciques de la Terre-Chaude accueillent en brûlant de l'encens de copal, parmi les prosternations de la foule. Un peu

plus tard. Cortés et sa petite troupe arrivent devant Mexico et c'est l'Empereur lui-même, Montezuma, qui vient au devant d'eux, dans une litière, sous un dais merveilleux, dont les draperies vertes se rehaussent de plaques d'argent, de perles, de *chalchihuis* (c'est-à-dire de turquoises ou d'émeraudes). Le prince met pied à terre, superbement vêtu, « comme il en avait l'habitude », chaussé de sandales aux semelles d'or, et les caciques de son escorte se hâtent de couvrir la terre nue d'un tapis sous les pas du monarque. Ne se croirait-on pas, messieurs, en lisant ces pages, devant les bas-reliefs qui retracent le faste royal de Thèbes et de Ninive ? Cependant, Montezuma, comme résigné déjà à la ruine qu'il prévoit et qu'au surplus, lui ont annoncée les anciennes prophéties, introduit les étrangers dans sa capitale. Et Bernal Diaz s'initie plus complètement à l'existence somptueuse du souverain aztèque. Montezuma mangeait seul, servi par ses concubines préférées qui s'agenouillaient, selon les rites d'une étiquette compliquée, pour lui présenter l'aiguière profonde appelée *xicalli*, les napperons de fine cotonnade aux couleurs éclatantes et les mets, disposés sur la plus belle poterie de Cholula. Parfois seulement, l'empereur admettait en sa présence quelques nobles âgés de haut rang, auxquels il accordait la faveur de quelques paroles, d'un plat de sa table ou d'une tasse d'or, remplie de mousse de cacao, parfumée à l'aide de certaines fleurs. Quand il est rassasié, le tabac, mêlé à la gomme odorante du styrax, lui est apporté, dont il aspire la fumée dans un tube de métal précieux, pendant qu'il se laisse distraire par ses bouffons, ses musiciens et ses danseurs, avant de faire la sieste. Après le repas du monarque, c'est celui des gens de cour et des gardes auxquels Montezuma donnait le vivre, aussi bien que le vêtement. Plusieurs milliers de personnes étaient ainsi entretenues à ses frais (1).

Le palais où s'agite ce peuple de serviteurs et de soldats, est un monde de bâtiments et d'annexes, bains, jeux de paume, viviers, enclos de chasse, si vastes qu'au rapport d'un autre *Conquistador* (2), il était difficile de tout parcourir en entier d'une seule traite. Bernal, cependant, a tout vu et s'émerveille des salles innombrables, boisées de cèdre, et des parcs, pleins de fleurs, coupés d'étangs où circulent les barques. Avec la curiosité amusée d'un homme de guerre, il visite et raconte la *Maison des armes*, où il a pu admirer les glaives d'ob-

(1) *Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, traduction José-Maria de Heredia (Paris, Lemerre, 1878-84, 3 vol. in-12), chap. XLVI, XCI et XCII.

(2) « Relacion del Conquistador Anonimo », in : *Coleccion de documentos para la historia de México* (México, Andrade, 1858, 3 vol. in-4°), t. I.

sidienne, les rondaches, faites d'une écaille de tortue garnie d'argent ou d'or, les casques de bois précieux aux figures effrayantes d'animaux, les cuirasses, formées de plaques d'or et d'argent, et l'*ichcahuipilli*, cette cotte de coton matelassée, si résistante aux flèches que les Espagnols, dans leurs luttes avec les indigènes, allaient s'empresser de l'adopter. Ensuite s'offraient la *Maison des fauves* et la *Maison des serpents*, nourris de viande humaine, — telles les murènes d'un César.

Puis c'étaient les volières où, parmi les brillantes espèces des tropiques, on admirait, surtout, l'oiseau sacré, le *Quetzal* (1), — à la parure vert émeraude. Les Mexicains attachaient un prix tout particulier à la dépouille des oiseaux. L'épithète de « plume riche » ou de « plume précieuse » était l'expression courante, donnée à l'enfant par la tendresse admirative de la mère (2). En l'absence d'un système monétaire régulier, le plumage des oiseaux rares constituait, avec les chapelets de pierres fines, la poudre d'or et les gousses de cacao, la valeur fiduciaire la plus appréciée, la forme habituelle des contributions et tributs payés au trésor des rois. Livré à des ouvriers spéciaux, il leur fournissait la matière d'une industrie délicate, voisine de l'art, — *arte plumaria*, dira, plus tard, avec justesse le moine franciscain Torquemada. Ces ouvriers, les *amantecas* (3), comme on les appelait, brodeurs ou plus exactement, mosaïstes en plumes, composaient, outre des étoffes impondérables aux nuances harmonieuses, de véritables tableaux héraldiques ou symboliques, d'une étonnante polychromie et d'une sérieuse valeur décorative. Après la conquête, les communautés d'*amantecas*, que les princes aztèques avaient gratifiées de privilèges égaux à ceux des orfèvres et des lapidaires, disparurent comme corporations organisées, mais continuèrent à travailler et se consacrèrent, pour le compte des missionnaires, à reproduire des toiles importées d'Europe. Un vice-roi du Mexique put ainsi envoyer la copie d'un Saint-François d'Assise au pape Sixte-Quint qui ne sut, dit-on, en reconnaître d'abord la nature et fut longtemps à admettre qu'elle fût l'œuvre des « sauvages » de la Nouvelle-Espagne. Bref, l'éloge que Diaz ne marchande point aux *amantecas*, s'accorde avec les témoignages contemporains. Et de nos jours, on peut en éprouver la véracité, puisque les collections publiques (notamment le Musée

(1) C'est le « trogon resplendissant » de l'ornithologie.

(2) Cf. Sahagun (*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. Jourdanet et Siméon, Paris, Masson, 1880, in-4°), livre VI.

(3) Cf. *Arte plumaria. Leur valeur et leur emploi dans les Arts au Mexique, au Pérou et au Brésil*, par Ferdinand Denis (Paris, Leroux, 1875, in-8°).

impérial de Vienne) conservent (en petit nombre, il est vrai, à cause de la fragilité de la matière) les produits de l'*Arte plumaria*. Les Musées sont encore là, pour attester que les Aztèques excellaient en mainte autre partie de l'art industriel : la mosaïque, la véritable mosaïque, celle qui, selon l'expression de Ghirlandajo, « peint avec la pierre pour l'éternité » : la glyptique, si l'on peut donner ce nom à la taille du plus dur cristal de roche. Voici, dans les grands albums de Waldeck et du Dr Hamy, des têtes de mort faites d'un seul morceau de quartz ; des manches d'armes, des couteaux rituels, des bâtons de commandement, des masques composés d'un sertissage de turquoises, de jade, de marbres de couleurs variées. Dans ces masques, l'œil est figuré par des pierres d'inégale transparence et de nuance différente. C'est exactement, — notons-le en passant, — le procédé qui donne au *Scribe accroupi* du Louvre l'inoubliable vivacité de son regard. Ici donc, comme dans l'Egypte ancienne, le métier s'élevait au-dessus du métier, d'autant plus remarquable qu'il opérait avec l'outillage le plus rudimentaire, instruments de bois, d'obsidienne, de pierre et, tout au plus, de bronze. L'Amérique précolombienne n'a connu ni le fer, ni l'acier. De même, les céramistes mexicains qui n'ont jamais eu, semble-t-il, l'usage du tour à potier, ont pourtant laissé une suite d'œuvres originales, souvent élégantes, toujours ingénieusement décorées, et, sans emploi de vernis, finement lustrées. Le même désaccord entre la faiblesse des moyens et l'incontestable valeur, — on pourrait dire, en certains cas : la perfection, — des résultats, s'observe pour l'agriculture et l'économie rurale. Tout à l'heure, Bernal Diaz décrivait le bel aspect des jardins, peuplés d'arbres fruitiers bien taillés et alignés, de plantes médicinales, et, surtout de fleurs pour lesquelles les Aztèques paraissent avoir eu une véritable passion. Toutes les sources espagnoles affirment, de même, la beauté des cultures qui couvraient les champs, bordés de pierres sèches : cultures de maïs, coton, cacao, piment, suivant les régions. Le cactus que le Mexique moderne a mis dans ses armes, non sans raison, se rencontre à peu près partout, dans toutes ses espèces, et l'industrie des populations rurales l'applique à tous les besoins de la vie : le cactus *nopal* nourrit la cochenille ; le *metl* ou *maguey* fournit par son bois à la construction des cabanes ; par ses feuilles, employées en guise de tuiles, à la toiture ; par son suc, à la fabrication du miel, du sucre, du vinaigre : et des boissons alcooliques célèbres sous le nom de *pulque* et de *mescal* ; par ses fibres, à celle du fil, des tissus, du papier. A l'énumération de ces multiples usages, on croirait qu'il s'agisse du palmier-dattier dont les chansons arabes indiquent trois cent soixante utilisations différentes, ou du papyrus égyptien.

Autour de Mexico, dans ce cirque lacustre d'où les eaux n'ont pas encore complètement disparu, tous ces végétaux étaient produits par les *Chinampas*, espèce de vergers et de potagers flottants, formés, aux plus faibles profondeurs du lac, par l'amoncellement, sur un plancher de branchages, de débris organiques de toute sorte, de vase et de terre végétale. Or cette conquête ou, plus exactement, cette création du sol cultivable, s'est faite sans bêtes de somme ou de trait, sans charrue, sans charrette. Une sorte de pioche en cuivre, pourvue d'un manche, pour creuser la terre, une hache, également en cuivre, pour attaquer les arbres, voilà tout le matériel agricole de l'Aztèque. Son commerce n'est pas mieux outillé. Absence de monnaie, nous l'avons vu ; pas d'autre moyen de transport, dans un pays accidenté, que les épaules du marchand ou de l'esclave. Et cependant, quelle différence avec le troc, tel que le pratique l'état de sauvagerie ! A l'intérieur, dans toutes les villes importantes, de grands marchés, dont Cortés a dépeint la fiévreuse activité. Celui du cinquième jour, à Mexico, réunissait de vingt-cinq mille à cinquante mille marchands. Au dehors, les négociants aztèques poussaient leurs opérations très loin, promenant dans toute l'Amérique moyenne le bâton noir, emblème de leur dieu et de leur profession, s'établissant dans tous les Etats voisins en colonies nombreuses, et d'autant plus hardis qu'ils se sentaient sûrs de la protection des rois de Mexico. Ceux-ci voyaient en eux les éclaireurs de la conquête guerrière. Et, par le fait, la soumission de beaucoup de royaumes ou tribus limitrophes n'eut pas d'autre cause que des conflits entre les marchands aztèques et les indigènes. C'est notamment le cas pour l'annexion de la Zapotèque en 1494, sous le règne du grand Ahuitzotl. Au résumé, ce peuple des Mexicains a excellé dans toutes les œuvres matérielles de la civilisation. A-t-il su y ajouter la gloire de l'art ?

La chose est hors de doute. Ecoutons encore ici Diaz, quand Mexico-Tenochtitlan se déroule aux yeux des conquérants qui viennent de franchir la chaîne bordière d'Anahuac : « Nous restâmes tout ébaubis d'admiration. Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées, décrites dans le livre d'*Amadis*, à cause des grosses tours, des temples et des édifices bâtis dans l'eau, tous de pierres et de chaux. Quelques-uns même des soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve ». Pour nous, du moins, messieurs, cette vision de féerie ne peut plus être que rêvée. De tout ce qu'a vu Bernal, tout a disparu, fauché par la conquête : les trois chaussées immenses qui, à travers le lac, accédaient à la ville, avec les autels, parés de verdure, qui les bordaient ; les trois cent

soixante tours, les mille oratoires, les soixante mille maisons, les palais secondaires, dominés par le palais de l'Empereur, écrasé lui-même par les soixante-dix-huit temples de la place sacrée et par le *Teocalli*, le grand temple pyramidal à cinq étages. Dans le Mexico moderne, de temps à autre, principalement aux abords de la Cathédrale et du *Sagrario*, qui ont à peu près remplacé la fameuse pyramide, des travaux d'édilité ou de terrassement, des fouilles, faites à propos par un archéologue avisé, amènent quelques découvertes partielles. En 1790, ce fut celle de « las dos Piedras », des deux grands monolithes sculptés dont l'interprétation par Leon y Gama (1) marqua vraiment le point de départ de l'archéologie figurée au Mexique. Tout récemment, en 1900, ce fut le cas des « Excavaciones de la Calle de Escalerillas », explorées par le Service national des antiquités. Mais, en définitive, les éléments nous manquent, pour juger les Aztèques comme artistes, comme architectes et sculpteurs.

Seulement, d'autres races encore plus anciennes ont laissé la trace de leur génie sur tout l'ancien territoire de la Nouvelle-Espagne et, en particulier, les Toltèques et les Mayas. Les Toltèques, de race nahuatl comme les Aztèques, précédèrent ceux-ci dans l'Anahuac, et leur léguèrent, — tels les Grecs aux Romains, — beaucoup de traditions et d'enseignements. Les Mayas, habitants du Yucatan, du Tabasco, du Chiapas, de plusieurs républiques actuelles de l'Isthme, sont aussi regardés, par beaucoup de mexicanistes d'aujourd'hui, comme les élèves des Toltèques, malgré la différence de race et de langage. Tous ces hommes furent, par excellence, des peuples constructeurs. D'après la légende des Nahuas, les Toltèques passaient même pour avoir inventé l'architecture et, au surplus, leur nom était synonyme de *bâtisseurs* ou d'*artistes*. Par eux et par d'autres encore, toute l'Amérique moyenne offre à l'archéologie un vaste champ d'étude, sans cesse élargi, puisque, dans le seul Yucatan, de la forêt tropicale, surgissent chaque jour, de nouveaux monuments, et que le nombre des sites importants, évalués par Brinton, il y a dix ou douze ans, à soixante, peut être maintenant porté à la centaine. Sur l'Anahuac ou sur ses pentes maritimes, San-Juan Teotihuacan, Tula, Cholula, Xochicalco, Mitla ; en pays yucatèques, Chichen-Itza, Uxmal, Lorillard-City, dont la découverte est française, Copan, Comalcalco, mais, surtout, Palenké, cette « Thèbes américaine », — je ne veux citer que les plus belles de

(1) *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras* (México, Zuñiga y Ontiveros, 1792, in-4°).

ces « Villes mortes du Nouveau-Monde » que j'aurai pour mission de vous faire connaître.

Elles nous révèlent une architecture originale et vraiment grande, soit qu'elle employât la pierre, soit qu'elle revêtît la brique et les cailloux cimentés d'un manteau de pierre de taille, de stuc colorié ou, comme à Mitla, de mosaïques. Le vieil architecte, Toltèque ou Maya, ayant comme l'architecte égyptien, travaillé pour la religion et pour les rois, des temples, des palais, des nécropoles royales ou sacerdotales, voilà donc les principales manifestations de son talent. Le temple, généralement fortifié, s'élevait d'habitude sur un monticule naturel ou artificiel. La partie essentielle de l'œuvre était une pyramide de dimensions presque colossales. La pyramide de Comalcalco, dans le Tabasco, atteint, malgré les injures du temps qui l'effritent chaque jour et des dégradations de tout genre, 30 à 35 mètres de hauteur sur 285 mètres de côté à la base ; le temple de Cholula, plus imposant encore, se développe sur une superficie totale de 18 hectares, avec une hauteur de plus de 50 mètres. Comme la pyramide pharaonique, celles-ci contenaient de nombreuses chambres intérieures, probablement funéraires ; mais elles étaient tronquées, comme les *zigurats* de la Chaldée, et supportaient une plate-forme à laquelle accédait, par quatre paliers successifs, un escalier monumental. Sur cette plate-forme s'élevait la chapelle proprement dite, galerie rectangulaire, abritant les images divines et enfermant une cour, pourvue de fontaines pour les ablutions liturgiques. Enfin, très souvent, et c'est le cas de San-Juan-Teotihuacan, à 8 lieues N.-E. de Mexico, — des allées de pyramides plus petites, précédaient, escortaient le monument principal.

Pour la maison des rois, c'est dans le Chiapas, au « Palais carré » de Palenké, qu'il en faudrait chercher le type. Avec des proportions relativement restreintes (la surface est à peine celle de la cour du Louvre), il affirme, par son orientation, par sa place sur une colline au centre de la métropole, par ses issues nombreuses, par la haute tour qui le surmonte, par ses promenoirs pleins d'ombre et de fraîcheur, une parfaite entente des conditions du climat et un ingénieux effort pour assurer la sécurité de l'habitant, — roi ou grand prêtre, — de ce bel édifice. Mitla, appelé aussi Lyobaa, offrirait l'exemple le plus caractéristique de la nécropole précolombienne au Mexique, surtout dans les mystérieuses « cryptes cruciformes », récemment étudiées par M. H. M. Saville, de l'*American Museum*, et dans ce fameux « Palais des colonnes » qui a, lui aussi, sa salle hypostyle, soutenue par six admirables monolithes. Tombeaux, palais, sanctuaires des Dieux, toutes ces œuvres disent la parfaite maîtrise

de leurs auteurs. Ils ont su, — et c'est vraiment la marque des grandes architectures, — utiliser pour la décoration certains dispositifs de construction : les voûtes à encorbellement, la forme des ouvertures qui se dessinent soit en croix et en *tau*, soit, par une curieuse rencontre avec les styles arabes, en fer à cheval, en trèfle, en accolade. De quelques combinaisons géométriques, comme le losange, les entrelacs, les grecques, ou encore de ce signe énigmatique que l'archéologie de l'Ancien Monde nomme *swastika*, ou enfin, de la reproduction des idéogrammes compliqués et touffus des écritures indigènes, les architectes ont tiré d'autres heureux effets d'ornementation. Ils n'ont, à ce point de vue, négligé, ni les ressources que leur offrait la polychromie (Mitla, une fois de plus, avec son décor de mosaïque, blanc, rouge et noir, et ses peintures murales hiéroglyphiques, Mitla en est la preuve), ni celles que pouvait fournir la sculpture. Celle-ci, assez maladroite, avouons-le, dans la statuaire proprement dite, dans la reproduction du corps humain, s'est retrouvée à l'aise, quand il s'est agi d'embellir les édifices. Pour cette tâche, l'imagination des artistes, soutenus par les mythes et les légendes, a trouvé des combinaisons de formes animales souvent monstrueuses, mais d'un saisissant aspect, et, même lorsqu'ils ont l'homme pour modèle, leurs bas-reliefs, dans ces grands ensembles où l'harmonie générale atténue les erreurs de détail, frappent souvent par une vigoureuse énergie d'expression, un modelé exact et assez délicat. Voyez plutôt le bas-relief aztèque de la collection Uhde, celui des « Suivantes de la Reine » de Palenké, tous deux reproduits par Waldeck, ou encore ces belles figures des escaliers et des rampes de Copan que les missionnaires du *Peabody Museum* ont fait connaître dans les comptes-rendus de leurs expéditions.

Il y eut donc au Mexique un art précolombien ou précortésien, singulièrement adroit (car là encore, l'esprit reste déconcerté, à comparer l'ampleur et la belle allure des monuments avec la pauvreté des moyens matériels), un art, qui certes, n'a rien de classique et n'a pas su s'élever à notre idéal de beauté, mais qui a réalisé du moins, par des procédés à lui, ce qu'un certain jargon critique appelle je crois, le « grandiose ». Par suite, nous pouvons, messieurs, restituer à ces vieux peuples le rang qui leur revient parmi les sociétés civilisées. Notez, d'ailleurs, que je néglige volontairement leurs connaissances scientifiques, leur médecine, très remarquable par certaines recettes thérapeutiques, leur astronomie, ou plus exactement, leur astrologie, assez instruite du cours des astres pour fixer un système harmonieux et équilibré de calendrier

(que nous devons, d'ailleurs, cette année, étudier ensemble) ; leurs aptitudes littéraires, pourtant sérieuses, si j'en crois le vie livre de Sahagun, — véritable « Conciones » aztèque, — et susceptibles d'exprimer des idées morales d'une réelle élévation. Envisagés au point de vue politique et social, ils avaient créé des institutions assez compliquées et surtout très variées, suivant les époques et les régions : théocratie (du moins, on est en droit de le supposer) dans la Zapotèque et le Yucatan ; monarchie féodale, suivant les uns, fédération de tribus, suivant d'autres, dans l'Empire d'Anahuac. Un autre curieux sujet d'études, ce sont les croyances, avec les lois et les mœurs qu'elles imposaient à ces hommes. Là encore, nous sommes en présence de phénomènes très complexes et presque contradictoires. Voici la doctrine du prophète civilisateur des Toltèques, Quetzalcoatl, qui avait épuré les cultes naturalistes primitifs (résumés dans celui de Tlaloc, le dieu de la « bonne pluie »), qui avait proscrit les sacrifices sanglants, qui prêchait des maximes assez pures et pratiquait des rites assez caractéristiques, pour inspirer aux premiers missionnaires et à de nombreux érudits, même de nos jours, l'hypothèse d'une prédication chrétienne antérieure à Cortés et à Colomb. Et voilà, d'autre part, combinée à cette première doctrine, la religion guerrière et sanglante, fondée sur les meurtres rituels, les sacrifices humains, les agapes anthropophagiques, du dieu de Mexico, Huitzilopochtli. Rechercher comment se sont formées, rencontrées, combattues, puis superposées et combinées ces deux théologies rivales occuperait de longues années d'un labeur assidu. Que d'objets et en beaucoup de cas, que de mystères, proposés à l'investigation de l'Américanisme !

Après le Mexique, le Pérou nous en offrirait d'autres, — un *greater* Pérou qui comprenait aussi la Bolivie, l'Equateur, plus une partie du Chili, de l'Argentine, même de la Colombie actuels. Là ce sont des croyances surtout solaires et astronomiques, probablement plus humaines que la religion de Huitzilopochtli, et qui ne versaient le sang que par exception ; ce sont des monuments aussi remarquables que ceux du Mexique (Ancon et Pachacamac, Quito, le Cuzco et Tiaguanaco) ; ce sont des arts industriels aussi parfaits qu'en Anahuac ; c'est même une céramique supérieure, qui soutient la comparaison avec les plus beaux vases, sinon de la Grèce, tout au moins de l'Etrurie ; c'est une longue histoire qui comporte des choses et des combinaisons de peuples nombreux. Muyscas, Chibchas, Chimus, Aymaras, Kitchuas, arrivant de bonne heure à la civilisation, puis retombant à la barbarie, pour s'améliorer de nouveau, avec cette curieuse monarchie communiste et égalitaire des Incas.

probablement assez récente, à l'époque où la vit et l'abattit François Pizarre. Mais les Péruviens, les peuples du Mexique et du Yucatan avaient été précédés, — tels les Grecs et les Latins par les Pélasges, — ils étaient entourés par d'autres civilisations ou demi-civilisations, par d'autres peuples, dont je me contente de me rappeler les noms : *Moundbuilders*, constructeurs de tertres, *Cliffdwellers* ou falaisiers, *Pueblos* des Etats-Unis, auxquels correspondent, — nous ne le savons que d'hier, — pour le type physique, pour l'industrie, pour la symbolique, les *Kalchakis* de la République Argentine. Comparer entre elles toutes ces sociétés ; en dégager les contrastes et les ressemblances ; en suivre, si faire se peut, les relations, c'est une autre partie, plus générale, de notre tâche. Et que de beaux problèmes à résoudre, dans cet ordre d'idées ; — par exemple, à propos du Quetzalcoatl des Nahuas, qu'on retrouve dans le Yucatan et l'Amérique Centrale sous les noms de Kukulkan, Gukumatz et Votan, et qui présente tant d'analogies avec les initiateurs religieux de l'ancien continent méridional, avec l'Amaliva de la région de l'Orénoque, le Bochica des Muyscas, le Sumé de certaines tribus brésiliennes ! Enfin, comme terme dernier de nos travaux, nous apparaît la plus redoutable de toutes les questions : celle des origines mêmes, qu'il s'agisse de l'origine des arts, des usages et des cultes, ou de l'origine des races, et du peuplement du Nouveau-Monde. Les Américains et leur civilisation sont-ils autochtones, comme, aux derniers temps de sa vie, l'aurait volontiers soutenu Brinton ? Sont-ils asiatiques et plus ou moins modifiés par des migrations et des importations polynésiennes, comme l'admettent généralement M. de Quatrefages et son école ? Que l'on ajoute à tant de recherches épineuses le déchiffrement des manuscrits mexicains, si peu avancé, malgré tant d'efforts, et les études de linguistique ancienne qui, elles aussi, sont une clef indispensable de l'histoire, et l'on conclura, je pense, que la très vieille Amérique mérite comme l'Egypte et la Chaldée, d'occuper, de passionner une vie d'homme, de susciter des vocations scientifiques, enfin d'avoir sa place dans le haut enseignement.

*
* *

Mais, après les objections de ceux qui l'ignorent, nous devons prévoir contre l'archéologie américaine, l'hostilité de ceux qui ne la nient point. Il est un patriotisme très curieux qui enfermerait volontier les recherches d'érudition dans les limites du passé national et

qui persifle volontiers le chercheur, lorsqu'il se tourne vers des races ou des pays trop éloignés des siens. De pareils théoriciens de l'histoire jugent, sans doute, légitimes les progrès réalisés, dans l'Amérique même, par la science des antiquités précolombiennes Ils ne se refusent pas à admirer ces belles institutions de travail, d'enquête et de vulgarisation qui s'appellent le « Bureau central d'Ethnologie » de la « Smithsonian », le « Peabody Museum », l'American Museum of Natural History ». Ils applaudissent, si on leur raconte l'histoire d'une collection, comme le « Field » de Chicago, créée d'abord pour l'ornement d'une Exposition universelle, puis, après la clôture de la grande « Fair of World », rachetée, ainsi que le terrain et les bâtiments à son usage, et transformée, d'une semaine à l'autre, en un musée permanent et public par un milliardaire généreux. Mais, transportée en France, l'archéologie de l'Amérique leur apparaît comme un produit d'importation et d'exotisme, peu intéressant pour des français et sans tradition chez nous.

Je remarque, tout d'abord, que dans notre enseignement supérieur, l'Américanisme précolombien n'est pas, comme certains veulent le croire, tout à fait un nouveau venu. Est-il besoin de rappeler ici le livre encore utile qu'au début de sa carrière, un des anciens professeurs du Collège (1), devenu plus tard une autorité en matière d'épigraphie romaine, donna sur le Pérou du temps de Pizarre, et les leçons savantes qui, dans cette enceinte ou dans une salle voisine de celle-ci, ont été consacrées, plus ou moins récemment, à l'Histoire des Religions du Nouveau-Monde (2) ? D'autres sont encore, cette année même, offertes aux auditeurs du cours de Législation comparée (3). Au Museum, périodiquement, M. de Quatrefages revenait à l'exposition de la Préhistoire américaine, habitude gardée avec soin par son successeur. Et, d'autre part, depuis 1888, dans une grande école voisine, (4), les croyances anciennes font l'objet d'une conférence, récemment dédoublée.

Mais c'est plus haut encore que remontent nos origines. Elles se confondent avec le début même de l'expansion française en Amérique. Ouvrons plutôt, dans l'édition qu'en a publiée M. d'Avezac (qu'en passant, nous pouvons réclamer comme nôtre), la *déclara-*

(1) Ernest Desjardins.
(2) Par M. le professeur Albert Réville qui les a réunies dans le tome II de son *Histoire des Religions* (Paris, Fischbacher, 1885, in-8°).
(3) Par M. Jacques Flach.
(4) Ecole des Hautes-Etudes (Section des Sciences religieuses). Les deux conférences en question ont pour titulaires MM. Léon de Rosny et Georges Raynaud.

tion (1), c'est-à-dire la relation succinte du voyage, accompli au Brésil, par Paulmier de Gonneville, vers 1503, quelques années seulement après la découverte fortuite d'Alvarez Cabral. Les mœurs des Indiens Carijo. « gens simples, vivant de chasse et de pêche et de ce que leur terre leur donne de soi et d'aucuns lesgumages et racines qu'ils plantent », y sont analysées avec soin. Voici décrits, à l'article 15 de ce document, leur nourriture, leur armement, leurs engins de chasse et de pêche, les « tabliers et manteaux. qui de nattes, qui de plumasserie », dont ils se prémunissent « contre l'air humide de l'hyvernage ». Comme M. Jourdain faisait de la prose, les normands du navire l'*Espoir* faisaient de l'Américanisme, sans le savoir. imités une cinquantaine d'années plus tard, dans les mêmes parages, par Jean de Léry et par les compagnons de Villegagnon. Ce goût de l'observation ethnographique précise domine, tous les historiens de la géographie le savent, à travers toutes nos vieilles relations de voyages. Il nous frappe également dans Jacques Cartier (2) et dans Champlain. Ce dernier. donnant. en 1620, chez Claude Collet, son récit des « Voyages et descouvertures, faictes en la Nouvelle-France », mentionne amoureusement. sur le titre. qu'il y est parlé des « mœurs. coutumes, façon de guerroyer, chasse, danses, festins et enterrements des divers peuples sauvages ». Bien longtemps après, à la fin du XVIIIe siècle, d'analogues préoccupations se constatent chez Cavelier de la Salle qui, comme on le voit par le recueil de M. Margry (3), s'est attaché. avec une curiosité très remarquable, à recueillir sur son passage les traditions religieuses. Il avait été devancé par ceux que les indigènes appelaient les *robes noires*. Récollets, Sulpiciens, Jésuites surtout, de tout point comparables aux missionnaires de la Nouvelle-Espagne et du Pérou. Convenons, d'ailleurs, qu'ici la critique manque un peu. Des préoccupations apologétiques pousseront un Sagard-Théodat (4), un Le Clerc (5) et

(1) Dans : *Nouvelles Annales des Voyages* (année 1869).

(2) Cf., notamment, dans la relation du premier voyage (celui de 1534, édité par M. Michelant, chez Tross, Paris. 1867, pet. in-8°), les § VIII et XIX, et, dans celle du voyage de 1535-36 édit. d'Avezac, Paris, Tross, 1863, pet. in-8°), le § X.

(3) *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des Origines françaises des Pays d'Outre-Mer* (Paris, Maisonneuve, 1879, 3 vol. gr. in-8°), t. I. Je songe ici, plus particulièrement. à la conversation reproduite au chapitre XVI, et où Cavelier expose à un ami ce qu'il a appris des croyances iroquoises.

(4) Voyez l'*Histoire du Canada* (éd. Chevalier, Paris, Tross, 1864-66, 4 vol. pet. in-8°) et le *Grand Voyage du Pays des Hurons* (éd. Chevalier, Paris, Tross, 1865, pet. in-8°).

(5) *Nouvelle relation de la Gaspesie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspesiens Porte-Croix, adorateurs du soleil*, par le P. Chrestien Le Clerc, Récollet (Paris, Amable Auroy, 1691, pet. in-8°).

l'évêque Saint-Vallier (1), à accueillir certaines légendes cosmologiques sur la création et le déluge, sans en démêler le caractère, en leur attribuant une origine purement indienne, au lieu d'y reconnaître l'écho des prédications de leurs devanciers. Mais tels qu'ils sont, ces premiers travaux restent à consulter, chaque fois qu'on veut étudier l'ethnographie du Canada en un temps très voisin de la conquête européenne, tout comme, pour d'autres régions, on doit consulter les documents monastiques en langue espagnole ou portugaise.

Les érudits français suivaient avec grande attention ces recherches originales ; la royauté n'y demeurait pas indifférente. André Thévet, par exemple, médiocre, du reste, dans ses *Singularités de la France Antarctique* (2), où il donne asile à maints faits controuvés, Thévet, sous les derniers Valois, est, et restera jusqu'en 1592, le conservateur d'une section particulière du « Cabinet du Roi », le « cabinet des raretez et novelletez », qui réunit les « vestements, ustensiles, chaussures et esguillettes, sainctures et aultres ouvraiges », envoyés en hommage au souverain par les explorateurs de l'Amérique. Thévet a pour successeur, Jean Mocquet (3), qui étend et qui accroît encore les collections naissantes et qui donne même aux courtisans et aux curieux un premier enseignement américaniste, — exécutan des expériences, « tirant du feu de petits bastons de bois à la façon des Indiens de l'Amazone », ou fournissant des explications sur les sauvages qu'on présente à la cour. Les particuliers s'engagaient, de leur côté, dans cette voie. Le cabinet du « docte » Tiraqueau, l'ami de Rabelais, si riche en antiquités classiques, renfermait de nom-

(1) *Estat présent de l'église et de la Colonie française dans la Nouvelle France*, par M. l'Evêque de Québec (Paris, Robert Lepic, 1688, in-8°). Le P. Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle France* (Paris, Didot, 1744, 6 vol. in-12), a fait la critique judicieuse de ces divers écrits. Il avait été, d'ailleurs, précédé en ce sens par Lafitau, jésuite comme lui, dans les *Mœurs des sauvages américains* (Paris, Saugrain, 1724, 4 vol. in-12).

(2) Paru à Anvers en 1558 (Plantin, in-8°). Une réédition en a été donnée par M. Paul Gaffarel, (Paris, Maisonneuve, 1878, petit in-8°), dont l'*Histoire du Brésil français* (Paris, *ibid.*, 1878, in-8°) permettra, d'autre part, de juger la valeur ethnographique d'un Jean de Léry.

(3) Sur Thévet et Mocquet et sur les premiers Musées d'Ethnographie, voir l'étude de M.E.T. Hamy (*Les Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, Leroux, 1890, in-8°). Pour l'histoire de la science française au Mexique, j'ai, de même (on s'en apercevra, d'ailleurs), beaucoup emprunté à l'étude que mon excellent Maître a insérée dans sa réimpression des *Mémoires* d'Aubin (Paris, Imp. nationale, 1885, in-4°). La bibliographie irréprochable que renferment les notes de ce travail me dispensera de revenir, à mon tour, sur les différentes éditions françaises des historiographes espagnols.

breuses pièces américaines. Un poète du temps les a décrites, célébrant

. . . . . les habits des sauvages,
Composés dextrement de petits coquillages,
De racines, d'escorce, et leurs velus chapeaux,
Leurs brayes, leurs tapis et leurs panaches beaux,
Que tu as arrangés en cette chambre ornée
Où tu tiens, Tiraqueau, le Pérou et Guinée ».

Des antiquités de notre empire transatlantique, étudiées en toutes leurs parties (comme l'indiquent, pour la Guyane, les recherches d'un Antoine Biet) (1), la curiosité du public et celle des savants s'étendent aussi, de bonne heure, vers d'autres contrées américaines. Ainsi les grands ouvrages d'Oviédo, de Las Casas, d'Acosta, de Herrera, d'Antonio de Solis furent lus chez nous, à une époque voisine de leur apparition, grâce aux traductions de Jean Poleur (1556), de Martial Fumée, sieur de Marly le Châtel (1569), de Jacques de Migrode (1579), de Robert Regnault, « cauxois » (1598), puis, un peu plus tard, de Nicolas de la Coste (1670) et d'André de Broé (1691). Ce n'est pas à la seule popularité de la littérature castillane en France qu'il faut attribuer toutes ces publications. Parallèlement, beaucoup de nos compatriotes s'associaient, sur le terrain même, à l'admirable enquête, menée au Mexique et dans d'autres colonies espagnoles par l'érudition monastique. Trois français, frère Jean du Toit, frère Jean d'Aire et frère Pierre de Gant, autrement dit Pierre de Mura, figurent parmi les premiers missionnaires dans la Nouvelle-Espagne. L'un d'eux, Pierre de Gant, devenu promptement « érudit dans la langue indienne », composa, dès 1553, dans cette langue, une *Doctrina cristiana*, signalée par la Bibliographie de M. Harrisse. Nous avons encore de lui une relation fort intéressante, traduite et éditée par Ternaux-Compans. C'est, de même, un français, Jean Foucher, docteur en droit de l'Université de Paris qui, au rapport de Torquemada, rédigea la première grammaire aztèque. C'est un moine français, Mathurin Gilbert ou Gilberti, qui fit, le premier, connaître les Tarasques du Michoacan. Enfin, c'est un français aussi, Jacques Testera de Bayonne, qui, entre 1530 et 1540, conçut l'idée ingénieuse d'appliquer à l'évangélisation des Mexicains leurs propres procédés iconographiques et la réalisa par l'invention des fameuses « cartas » ou « mapes testerianas » (2).

Plus près de nous que ces lointaines origines, quand, à la fin du

(1) *Voyage de la France Equinoxiale* (Paris, François Clouzier, 1664, in-4°).
(2) Cf., sur les « Mapes » testériennes, les *Mémoires* d'Aubin (éd. Hamy, déjà citée, p. 22 et seq.).

XVIIIe siècle. Boturini (1) et Clavijero eurent démontré par l'exemple qu'aux relations des conquérants et des missionnaires, il fallait ajouter, pour décrire l'ancien Mexique, le témoignage des documents indigènes ; quand la monographie de Gama, dont je parlais tout à l'heure, eut joint à ces sources nouvelles celles que fournissent les monuments, ils trouvèrent rapidement des disciples et des continuateurs parmi les savants français. Ainsi parut, en 1834, le grand recueil de l'abbé Baradère (2) qui réalisait, du moins pour l'archéologie monumentale, en reproduisant les dessins et rapports de l'expédition Dupaix, le vœu éloquent, formulé par Humboldt, en ses *Vues des Cordillères*, d'une vulgarisation des choses de la vieille civilisation américaine. A la même idée féconde, aux mêmes influences doivent être rapportées, et les campagnes archéologiques dans le Yucatan, dont Frédéric de Waldeck (3) ne devait livrer le résultat qu'à quatre vingts ans passés (4), et la collection de *Relations et mémoires originaux*, imprimée à partir de 1838, par Henri Ternaux-Compans (5). Remplacée en certaines de ses parties par des publications ultérieures, cette dernière demeure, en son ensemble, un utile instrument de travail. Vers la même époque (6), un ancien élève de l'École normale, un modeste professeur de l'Université, Joseph Aubin, envoyé au Mexique avec une mission temporaire de géodésie, s'éprenait à son tour d'une belle admiration pour l'obscur passé des peuples Nahuas, sauvait du vandalisme et de la destruction les principaux documents de la collection de Boturini et se mettait à les étudier sans relâche. Publiés, partiellement, dès 1849, les *Mémoires* d'Aubin « sur la peinture didactique et l'écriture figurative », furent, pour le mexicanisme, ce qu'avaient été, par l'égyptologie, les premiers écrits de Cham-

(1) Dans *Idea de una nueva Historia General de la America Septentrional* (Madrid, Juan de Zuñiga, 1746, in-4°), et dans *Storia antica del Messico cavata da' migliori storici spagnuoli ; et da' manoscritti* (Cesena, Biasini, 1780-81, 4 vol. in-4°). Boturini, né à Milan (d'ailleurs, français d'origine), a écrit en espagnol. Inversement, Clavijero, jésuite mexicain, chassé de sa patrie par l'expulsion de la célèbre Compagnie, a emprunté la langue de son pays d'adoption.

(2) *Antiquités Mexicaines. Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix*. Paris, Didot, 1834, 2 vol. in fol.

(3) *Monuments anciens du Mexique* (en collaboration avec Brasseur de Bourbourg). Paris, Bertrand, 1866, in-fol.

(4) Waldeck fit pourtant paraître en 1838 (Paris, Bellizard et Dufour, in-fol.) un *Voyage pittoresque et archéologique dans la province d'Yucatan*.

(5) Paris, A. Bertrand, 1837-1853, 20 vol. in-8°.

(6) Les linguistes me reprocheraient de ne pas mentionner à cette place, le *Mémoire sur le Système grammatical des langues de quelques nations de l'Amérique du Nord*, par Étienne Du Ponceau (Paris, Pihan de la Forest, 1838, in-8°) qui concerne surtout la philologie indigène des États-Unis, mais qui marque aussi une renaissance de nos études, et par sa date, et par le prix Volney qui lui fut décerné.

pollion. Ils résolvaient, en effet, presque toutes « les difficultés de lecture des manuscrits », du moins ceux de caractère historique et administratif. Cette restriction, ce « *du moins* » n'est pas pour vous étonner : vous n'ignorez pas que la terrible paléographie mexicaine présente presque autant de systèmes scripturaires qu'il existe de catégories de « Codices » et d'écoles de *Tlacuilo*, c'est-à-dire de scribes et de copistes. L'énergie, la persévérance de tant d'efforts attiraient, cependant, à nos études l'érudition officielle, les hommes voués à l'archéologie classique. Jomard, dès 1847, avait composé son essai sur *les Antiquités américaines au point de vue du progrès de la géographie*. Adrien de Longpérier formait au Louvre, non sans peine, à l'époque de la Révolution de février, un petit musée mexicain et péruvien ; puis, dans un excellent catalogue (1), il fixait, avec les traits généraux de la céramique du Nouveau-Monde, quelques uns des caractères iconographiques du panthéon mexicain, fort négligés jusqu'alors. C'est une ère nouvelle qui commence en notre pays, pour les études américanistes, à la prospérité de laquelle les événements politiques ne furent pas d'ailleurs étrangers.

Un disciple d'Aubin, l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui, sans toutes les facultés critiques de son maître, possédait la même ardeur au travail, visite cinq fois le Mexique et l'Amérique centrale. Chaque fois, il en rapporte des documents inédits de tout genre qu'il a le tort d'affaiblir par des hypothèses aventureuses et d'imprudentes comparaisons. Un autre français, M. Désiré Charnay (2), entreprend de refaire, à l'aide de la photographie, les enquêtes monumentales de Dupaix et de Waldeck et, en 1863, livre aux archéologues les premières images adéquates, — doublement admirables, quand on songe à l'insuffisance des procédés daguerréotypiques d'alors, — de Palenké, Izamal, Chichen-Itza, Uxmal, Mitla. Peu de temps après, commençait la guerre du Mexique et Duruy, presque aussitôt, constituait cette « Commission scientifique », chargée de mener, concurremment à l'intervention militaire, la conquête historique du pays. Au début de ses travaux, quand les journaux officieux osaient encore vanter la « grande pensée » de Napoléon III, elle fut comparée à l'Institut d'Egypte. Elle devait être rapidement et profondément oubliée.

(1) Paris, Vinchon, 1851. Comme la première édition d'Aubin, il est, du reste, introuvable.

(2) Pour la bibliographie très touffue de MM. Brasseur et Charnay, on me permettra de renvoyer à ma *Bibliographie critique des Antiquités Mexicaines* (Paris, Picard, 1902, in-8°). Le livre où M. Charnay a résumé ses beaux travaux, *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*, (Paris, Hachette, 1885, in-4°) est, d'ailleurs, justement populaire.

Mais la science lui est redevable, et de trois volumes variés d'*Archives* (1), et de recueils comme le *Dictionnaire de la langue mexicaine* (2), ou *l'Anthropologie* (3), qui sont nos livres de chevet. Malgré l'injustice des hommes, l'impulsion qu'elle avait donnée à l'Américanisme français ne s'arrêta point. Les relations diplomatiques étaient et demeurèrent suspendues avec le Mexique jusqu'en 1885 ; le mexicanisme passa au second plan. Mais l'ardeur de la recherche se tourna vers le Continent méridional, où les voyages de La Condamine, à la fin du XVIII[e] siècle, ceux d'Alcide d'Orbigny, de 1828 à 1834, ceux de Francis de Castelnau et de Martin de Moussy, après 1848, avaient ouvert une voie féconde, suivie ensuite par Ferdinand Denis, pour l'histoire du Brésil, par Léonce Angrand, pour celle du Pérou précolombien. Cette voie, à partir de 1870, devint celle du glorieux Crevaux, celle de M. Wiener, l'héritier scientifique d'Angrand, celle de Coudreau, martyr de la science comme Crevaux, celle de M. Chaffanjon qui, tous, ont inscrit leur nom au livre d'or des explorateurs (4). Au surplus, les travaux de pure érudition sur les Antiquités du Nouveau-Monde n'étaient pas abandonnés et, malgré l'indifférence du public, une courageuse revue spéciale persistait à les imprimer (5). Bien plus, en 1875, quelques hommes d'initiative, groupés autour de M. Lucien Adam, l'émule de Brinton en matière de philologie américaine, fondaient à Nancy, pour la libre discussion des problèmes qui nous intéressent, les « Congrès internationaux d'Américanistes ». Seize volumes in-quarto, alignés aujourd'hui sur les rayons de nos bibliothèques, disent assez la vitalité laborieuse de cette institution biennale, essentiellement française, et que l'active persévérance, la bonne grâce mêlée de bonne humeur, déployées par M. de Loubat, viennent

(1) Paris, Impr. im., 1865-1867, 3 vol. in-8°.

(2) Par Remi Siméon (d'après le dictionnaire de Molina), Paris, Imp. nat., 1885, in-fol.).

(3) Par E. T. Hamy (Paris, Imp. nat.). Ce beau travail est encore incomplet, parce que, malgré les vœux émis par plusieurs Congrès américanistes, l'œuvre de la Commission scientifique n'a été continuée par le ministère que sur un plan très restreint.

(4) *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, par Ch. Marie de La Condamine (Paris, veuve Pissot, 1745, in-8°). — *Voyage dans l'Amérique méridionale* (Paris, Pitois, 1834, in 4°) et l'*Homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux* (Paris, *ibid.*, 1839, 2 vol. in-8° et atlas) par Alcide d'Orbigny. — *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud* (Paris, Bertrand, 1850-61, 12 vol. in-8°), par Francis de Castelnau. — *Les Antiquités de Tiaguanaco* (Paris, *Revue générale d'Architecture*, 1866), par Léonce Angrond. — *Pérou et Bolivie* (Paris, Hachette, 1880, in-4°), par Charles Wiener.

(5) La *Revue Américaine et Orientale*, transformée, plus tard, en *Archives de la Société Américaine de France*, sous la direction de M. Léon de Rosny.

de faire triompher définitivement au delà de l'Atlantique, avec quel éclat j'en fus témoin ! Là ne s'arrête pas la liste de nos progrès en ce dernier quart de siècle. Depuis 1878, un Musée centralise, — sévèrement classées par un homme dont je m'honore d'être l'élève (1), — toutes les collections ethnographiques du service des missions. Depuis 1898, s'ouvre au travailleur le précieux cabinet d'Aubin, dont l'intervention généreuse de M. Goupil a fait le « Dépôt mexicain » de la Bibliothèque Nationale, et qui est, avec ses 401 numéros, sans rival au monde (2). A la Nationale également, vous pouvez consulter la riche série de livres et de documents légués par Angrand, que notre équité doit aussi placer parmi les bienfaiteurs de l'Américanisme.

Tel est, messieurs, le passé, tels sont les titres de noblesse et la raison d'être de l'archéologie américaine en France. J'apporte ici le plus ardent désir de la servir à mon tour par mon enseignement. Mais sa valeur et ses résultats dépendent, à la fois, — laissez-moi vous le dire— et de vous et de moi. Les leçons d'exposition ont leur incontestable utilité. Les conférences pratiques sont au moins aussi fécondes, qui associent, pour l'examen méthodique des textes et des monuments, les auditeurs au maître, devenu ainsi le premier ouvrier de l'atelier scientifique. Puissè-je vous avoir, aujourd'hui, inspiré la pensée de fréquenter assidûment ces deux séries d'exercices et de leur recruter un public, parmi tous ceux qui aiment l'étude désintéressée ! Quant à l'esprit dans lequel j'aborde ma tâche ai-je besoin de le définir ici ? l'analyse prudente et minutieuse des faits, la marche graduelle qui va du connu à l'inconnu, l'horreur profonde des comparaisons empruntées à l'Ancien Monde qui, trop souvent, ont stérilisé et obscurci le labeur estimable de tant d'érudits ; enfin, par dessus tout cela, le beau principe de sincérité complète, si éloquemment formulé, jadis, ici même, par un des maîtres de cette Maison, qui est un maître de la science et des lettres françaises, et que vous me permettrez de citer, pour finir :

« Je professe absolument et sans réserve, — disait, en 1870, « M. Gaston Paris — cette doctrine que la science n'a d'autre objet « que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des « conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses « que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un « motif patriotique ou religieux, et même moral, se permet, dans

(1) *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro* (Paris, Leroux, 1897, in-fol.), par E. T. Hamy.

(2) *Catalogue résumé de la Collection de M. E. Goupil, ancienne Collection Aubin* (Paris, Leroux, 1891, 2 vol. gr. in-4°), par Eug. Boban.

« les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite « dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir « sa place dans le grand laboratoire, où la probité est un titre d'ad- « mission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les « études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les « pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes. « diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune « guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes « trouvent le refuge et l'unité que la Cité de Dieu leur a donnés en « d'autre temps. »

Léon Lejeal.

15 janvier 1903.

PROGRAMME DE L'ANNÉE 1903

Cours du Jeudi (5 heures, salle n° 3). — *Les Sources Espagnoles de l'Histoire précolombienne* (Tableau général de la découverte et de la conquête espagnoles. — Les Antilles, d'après les écrivains castillans : populations indigènes et conquérants caraïbes ; origines, mœurs, industries, croyances ; le cannibalisme. — Le Yucatan et l'Amérique centrale dans les œuvres de Landa, Cogolludo, Remesal, etc.: les Mayas et leurs prophètes-civilisateurs. — Le Mexique, ethnographie, histoire et organisation politique anciennes, d'après les relations de Conquérants et de Missionnaires et les grandes Collections de documents. — Tribus californiennes et peuples anciens du Nouveau Mexique).

Cours du Samedi (5 heures, salle n° 3). — *Archéologie mexicaine* (Le Calendrier et la vie religieuse des Aztèques. — L'éducation, la famille et la vie privée chez les Aztèques. — Découvertes archéologiques récentes dans la Zapotèque et le Yucatan).

Les leçons sont complétées par des projections et des visites aux Musées.

Laval. — Imprimerie parisienne, L. BARNÉOUD & Cie.

A. CHEVALIER-MARESCQ ET Cie, ÉDITEURS
20, RUE SOUFFLOT, PARIS

REVUE INTERNATIONALE
DE
L'ENSEIGNEMENT

PUBLIÉE

Par la Société de l'Enseignement supérieur

Rédacteur en chef: **FRANÇOIS PICAVET**

Paraît le 15 de chaque mois par fascicule de 96 pages
20, Rue Soufflot, PARIS

ABONNEMENT ANNUEL. France et Union postale, **24** fr. LA LIVRAISON, 2 fr 50

**Chaque année parue forme deux volumes
du prix de 10 fr. chaque**

La Collection comprenant 34 vol. de 1881 à 1893 . . . . **200** francs

---

AVIS A MM. LES COLLABORATEURS

Les demandes de tirages à part et d'extraits doivent être envoyées à l'éditeur avec le bon à tirer.

PRIX DES TIRAGES A PART

8 PAGES AVEC COUVERTURE		16 PAGES AVEC COUVERTURE	
100 exemplaires	20 fr.	100 exemplaires	25 fr.
Par 50, en plus	5 fr.	Par 50, en plus	6 fr.

SIMPLES EXTRAITS

Feuilles de 16 pages sur le tirage sans pagination speciale et avec la couverture de la Revue . . . . 6 fr. le 100

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNÉOUD & Cie.